

—Qu'est-ce qui respire et ne vit pas ?  
—Un soufflet.

—Qu'est-ce qui est très-long au soleil et qui n'a pas d'ombre ?  
—Le chemin.

—Quels sont les camarades qui passent la journée à se battre et qui ne se font pas de mal ?  
—La langue et les dents.

—Qu'y a-t-il de plus pénétrant au monde ?  
—L'esprit.

## BULLES DE SAVON

.....Quel plaisir de faire mousser le savon ! Les manches retroussées jusqu'au coude, le visage sérieux, l'œil animé, François, debout devant une grande cuvette, travaille.

Toto le regarde avec admiration, c'est un ouvrage de rendre l'eau bien épaisse, bien blanche, bien mousseuse ; avec quelle vigueur les deux petites mains serrent et pressent le savon ; l'eau est froide et, de temps en temps, il faut s'arrêter et sortir de l'eau les mains toutes rougies et où pend, en grappes, la blanche écume.—Et, maintenant, tout est prêt, les deux petits se regardent et éclatent de rire : la fête va commencer ; déjà, le gâchis, le mouillage en sont un délicieux avant-coureur.—Et les pipes à présent, de vraies pipes, s'il vous plaît ! et de quel cœur ils se les mettent entre les dents ! La cire rouge qui en garnit le bout heurte, de sa couleur dure, le rose humide et doux de ces lèvres d'enfants. Tous deux à la fois, d'un mouvement résolu, plongent la pipe dans la mousse épaisse... ; on la relève, et, gravement, de toute la force des petits poumons, on souffle ; voilà les bulles, elles sortent, petites d'abord, puis se gonflent, se gonflent... et les petites joues se gonflent aussi ; la lumière irise de belles teintes transparentes la bulle légère, elle s'enlève et se brise.

Mais Toto ne s'y entend guère ; il a beau peiner, le pauvre gros, ses bulles ne veulent point s'envoler et s'attachent méchamment à la pipe ; il souffle pourtant ferme, et il envie François qui sait si bien enlever les siennes. C'est un rude métier que cet amusement ; déjà, la chaleur fait perler de petites gouttes de sueur sur le front de François, qui se hâte de crier qu'il n'est pas fatigué : « Je peux toujours souffler. »

Et il reprend, ravi, fasciné. Qu'ils sont mignons ces deux blondins, la pipe au bec et, de leur beau regard limpide, épiant, admirant, suivant le vol de cette goutte d'eau à laquelle leur souffle a donné la vie ! Le sentiment d'accomplir une œuvre quelconque germe dans ces petits cœurs vaillants ; ce n'est point là le jouet acheté, préparé ; c'est l'œuvre de leurs mains, ce sont eux qui ont travaillé à grands renforts de bras la bonne eau de savon, et maintenant, c'est le plus adroit qui fait les plus belles bulles.

Mais voici que Toto a cassé sa pipe ! Quel chagrin ! Quelles larmes ! Son cœur se gonfle à éclater, ce n'est pas la peine pourtant.—« Regarde, Toto, le tuyau suffit, il n'est pas besoin de la pipe entière. » Le voilà consolé, et, tout humble, avec sa pipe brisée, il reprend son labeur, aussi content, aussi heureux.—François, de son côté, ne s'arrête pas : il est tout las, il fait un grand soupir de temps en temps, mais de quelle voix gaillarde il crie : « Ah ! que ça m'amuse ! » Rien ne le décourage, rien ne le fatigue ; les bulles ne veulent pas sortir, il recommence. On ne saurait conquérir l'en-

fance, elle ne se rend qu'à bout de forces ; on ne jette pas l'eau, on ne casse pas la pipe, quand on a cinq ans ; on souffle plus fort. . .

Ils sont haletants, rouges, contents ! Ah ! on ne voudrait jamais finir ! Il y a de l'eau partout ; les petits visages sont barbouillés de savon, on en avale même pas mal ; Toto a déjà fait plus d'une grimace.

—Allons, c'est assez pour aujourd'hui.

Il faut bien céder, mais se raccrochant à l'espérance :

—Encore demain ? interroge François.

B.

## SEMAINE POLITIQUE

Dans la province de Québec, l'événement politique auquel on s'intéresse le plus, c'est de la date des élections locales. Sera-ce à la mi-juin ou à la mi-août ? *that is the question.*

Notre gouverneur-général, parti pour Londres, ne reviendra plus, dit-on, et l'on assure que le marquis de Lorne remplacera Son Excellence dans le poste de représentant de la Souveraine.

En Europe, la situation s'éclaircit d'un côté pour s'embrouiller de l'autre. Après l'entrevue de Venise, voici celle de Berlin entre le Czar et l'empereur d'Allemagne, accompagnés de leurs deux ministres, les princes Gortschakoff et Bismark.

En Prusse, le bill relatif à la suppression des ordres religieux a passé sans amendement en seconde lecture, et le projet de loi accordant aux vieux-catholiques une partie des biens de l'Eglise romaine, a été adopté par 202 voix contre 75, à la Chambre basse de la Diète prussienne.

Des instructions ont été données aux autorités provinciales en Prusse de considérer comme un délit punissable toute collecte faite en faveur des prêtres condamnés par les tribunaux.

Il y a quelques jours à peine, à Berlin, des femmes ont attaqué une ancienne maison d'école catholique, à Königshide, Silésie, déclarant qu'elles ne permettraient jamais à leurs enfants de devenir catholiques.

Après beaucoup d'gitation, les troupes, demandées, rétablirent l'ordre.

Les poursuites intentées au prince-évêque de Breslau, pour violation des lois ecclésiastiques, ont amené son éloignement. Il a été conduit à la frontière de Bohême.

En Espagne, les affaires restent dans le même état ; c'est-à-dire que Carlistes, Alphonsistes, espèrent chacun la victoire. Le général Aguere vient de publier tout récemment une proclamation aux Carlistes navarois et barques les invitant à tourner leurs armes contre leurs chefs, qui ne prolongent la guerre, dit-il, que pour s'enrichir eux-mêmes. Il déclare que les événements des deux dernières années démontrent l'incapacité de don Carlos, qui a perdu ses droits à la couronne devant Dieu et devant les hommes. Aguere est très populaire et on croit que son entrée en Espagne sera fatale aux Carlistes.

Il y a eu, cependant, échange de 250 prisonniers entre les deux partis près de Barcelone.

En Angleterre, à Londres, on a lu dans toutes les églises catholiques une lettre du cardinal Manning. Elle proteste contre les persécutions dirigées contre l'Eglise en Allemagne et en Suisse, et accuse M. de Bismark de chercher à soulever l'animosité des puissances contre la liberté du prochain conclave.

Le duc de Buckingham a été nommé vice-roi de Madras.

## LE MOT DE L'ENIGME

« Ce qu'il y a de plus digne d'être montré aux hommes, c'est une âme humaine. »  
« The one thing worth showing to mankind is a human soul. »  
(BROWNING.)

XXVI

(Suite)

Au milieu de tout cela, donna Clelia était indifférente et courageuse. Comme un général blessé dans un jour de victoire, elle souriait des suites de sa témérité, et tandis que je lui donnais mes soins, elle s'écriait :

—Ce n'est rien ; n'importe ! merci, Ginevrina mia ! *Che bel divertimento !* Non, jamais je n'ai passé une journée pareille de ma vie !... Sais-tu que la duchesse de L... m'a invitée à aller casser la *pignata* (1) chez elle de dimanche en huit ?... et puis que le gentilhomme de compagnie de S. A. R. le comte de Syracuse m'a promis d'obtenir pour moi une invitation pour une des comédies d'amateurs ?... Et la gondole... qu'en dis-tu ?... Etait-il assez beau ton mari ?... Quel être *simpatico* que ce Lorenzo ! Ah ! *figlia mia !* la madone t'a bien protégée !... J'espère qu'elle pensera aussi à nous quelque jour !...

Ma tante parlait ainsi, tandis que je m'efforçais de réparer autant que possible le désordre de sa toilette, après avoir pansé sa blessure. Cela dura assez longtemps, et j'hésitais encore à la quitter ; mais elle m'enjoignit de ne plus m'occuper d'elle et me pressa de retourner sur le balcon. . . Je finis enfin par lui obéir ; mais cette interruption avait mis fin pour moi au vertige de ma folle gaieté, et lorsque je revins prendre ma place au balcon, je ne me sentais plus aucune envie de poursuivre le jeu qui m'avait tant divertie jusque-là. La nuit tombait, d'ailleurs, et le combat se ralentissait, bien que le bruit et le mouvement de la rue ne fissent que croître, à mesure qu'approchait l'heure du retour de la gondole. Tandis que j'étais ainsi debout et immobile, dans l'ombre, occupant la dernière place du balcon où nous étions tous rassemblés, j'entendis tout d'un coup, près de moi, sur le balcon contigu au nôtre, quelques paroles qui attirèrent mon attention :

—Il faut que Valenzano soit fabuleusement riche, disait une voix, ou bien il se ruine grand train, le cher duc.

Elle nous fit donc arpenter avec elle tout l'appartement, nous indiquant dans la pénombre les places, ici et là, où elle allait faire mettre une profusion de fleurs. Puis l'endroit où serait placée une grande table chargée de tout ce qui pourrait nous aider à reprendre des forces pendant le combat. Puis encore de véritables cuves préparées pour contenir les dragées, et où nous trouverions des munitions inépuisables. Ma tante était riche, rien ne lui coûtait pour s'amuser et amuser les autres, et jamais elle n'avait trouvé l'occasion meilleure pour dépenser son argent. Elle avait bien réussi déjà à donner deux soirées, et ses grands salons s'étaient trouvés remplis de monde, mais ce monde n'était pas *tout le monde*, et ceux qui n'y étaient pas étaient précisément ceux qu'elle tenait le plus à recevoir, or c'étaient ceux-là même qui, le Jeudi-gras, lui faisaient le plaisir de venir se servir de son appartement. Elle ne songeait point à sonder leurs motifs : il lui suffisait d'obtenir leur présence.

Enfin, après avoir tout examiné et approuvé, comme le désordre régnait dans tous les salons, ma tante nous emmena dans sa chambre à coucher. Elle donna à Stella et à moi les deux fauteuils qui s'y trouvaient, déposa par terre pour l'usage d'Angiolina une provision de biscuits, de marrons glacés et de mandarines, et elle s'assit elle-même au pied de son lit, prenant pour siège le bois laissé vacant par les matelas, couvertures, draps et oreillers, roulés tous ensemble pendant la journée (selon un usage napolitain) et ayant l'aspect d'un gigantesque ballot déposé à l'autre bout du lit.

Ma tante s'arma de son grand éventail et, tout en l'agitant vigoureusement, elle se mit en devoir de nous entretenir, et d'abord elle répondit à mes questions :

—Tu demandes où sont les *ragazze* (2) ?... mais je ne t'ai donc pas dit qu'elles sont allées faire une course à Sorrento avec la *baronessa* ?

—Non, *zia* (1) Clelia, vous ne me l'aviez pas dit. Et quand reviennent-elles ?

(1) Jeu d'enfant auquel on se livre le soir du premier dimanche du carême.

(2) Les filles : ou « mes filles. »

(3) Tante Clelia.

—Oh ! tout à l'heure. Je les attends avant la nuit. Il faisait si beau hier ! Elles n'ont pas voulu refuser à la *baronessa* de l'accompagner, mais elles ne se seraient pas souciées de perdre deux jours du carnaval... et la *baronessa* elle-même ne voudrait, pour rien au monde, manquer son jour de Saint-Charles... Teresina doit y aller ce soir avec elle.

La baronne en question était une amie de ma tante, et c'en était une dont elle aimait d'autant plus à s'enorgueillir devant moi, que si elle me devait quelques connaissances dont elle était satisfaite, elle ne perdait cependant aucune occasion de me rappeler que celle-ci, elle ne la devait qu'à elle-même.

—Ah ! Ginevrina mia !... poursuivait-elle. Tu as aussi une belle maison, je ne dis certainement pas le contraire, mais si tu voyais celle de la *baronessa* !... Quels meubles ! quelles glaces ! quelles dorures !... et puis quelle vue !...

Ici ma tante baisa le bout de ses cinq doigts et ouvrit ensuite la main toute grande, exprimant par cette pantomime une admiration à laquelle les paroles ne suffisaient pas. . .

—Comment ? dit Stella d'un air surpris. Mais j'ai cru que sa maison était près d'ici et qu'elle n'avait pas de vue du tout. . . . il me semble en vérité qu'on ne doit rien voir de ses fenêtres.

—Pas de vue !... s'écria donna Clelia. Pas de vue de la maison de la *baronessa* !... Ne rien voir de ses fenêtres !... Mais vous vous trompez étrangement, *contessa Stella* ! vous êtes dans la plus grande erreur. On voit *tout* de ses fenêtres, tout. Il ne passe pas une carrozzella, pas un âne, pas un cheval, pas un homme ou une femme à pied, à cheval ou en voiture, qu'on ne les voie, et comme les salons sont *al primo piano*, on les voit comme je vous vois là, à pouvoir regarder jusqu'à la couleur des cravates, ou la forme des mantelets des dames !

—Eh ! oui, oui ! *zia Clelia* Vous avez raison et c'est Stella qui a tort, la baronne a une vue admirable. . . pour son goût.

—*E poi*. . . dit donna Clelia en ralentissant le mouvement de son éventail pour donner plus de gravité à ses paroles. Une situation unique dans toute la ville de Naples ! une église d'un côté, et de l'autre le nouveau théâtre des Muses ! et si près à droite et à gauche que. . . *figuratevi* !... elle a d'un côté une petite galerie, dont elle a la clef, qui la conduit à sa tribune dans l'église, et de l'autre un passage (dont elle a aussi la clef) qui la mène tout droit dans sa loge au théâtre ! Je vous demande si on peut imaginer quelque chose de plus commode ?... Mais à propos, Ginevra, as-tu vu Livia dernièrement ?

—Oui ; je la vois toutes les semaines.

—Ah ! par exemple ! dit donna Clelia en joignant les mains, en voilà une qui est une sainte !... Mais je ne vais plus la voir, depuis que le carnaval est commencé, parce que chaque fois que j'y vais, je sens qu'il faut que je devienne meilleure, et dès le lendemain je vais me confesser. . . Cela produit exactement le même effet sur les *ragazze*, aussi elles m'ont priée de ne plus les conduire au couvent avant le mercredi des cendres.

Stella, moins accoutumée que moi à la conversation de ma tante, riait aux éclats, et j'en faisais autant tout en trouvant qu'elle traduisait assez bien à sa façon l'effet des visites au couvent, lorsque la porte s'ouvrit avec fracas. Teresina et Mariuccia parurent, portant dans leurs bras une vraie cargaison de fleurs. A notre vue, exclamation de joie :

—Oh ! Ginevrina !... *contessa* !... e la *bambina* !... *che piacere* !... Quel bonheur de vous trouver ici !...

Grandes embrassades avec tout le monde. Puis récits de tous genres, bruit de paroles presque incompréhensibles.

—*Che tempo !... che bellezza ! che paradiso !* Elles s'étaient amusées *quanto mai* ! et puis, au retour, elles avaient rencontré don Landolfo, et don Landolfo avait invité Teresina à danser avec lui le cotillon, au bal de demain !... et don Landolfo avait dit que la toilette de Mariuccia à celui de samedi dernier était *un amore* !

Il faut dire que Lando, dans cet intérieur, était pris au grand sérieux, que son opinion y faisait loi en tout ce qui concernait la toilette, et que lui-même ne dédaignait pas de donner à ces jeunes filles quelques conseils qui les ramenaient dans la voie du bon goût, dont elles étaient assez souvent tentées de s'écarter.

—D'abord, il est, en effet, fort riche, répondit-on à celui qui venait de parler, et, son procès de Sicile une fois gagné, personne ne le sera autant que lui, dans cette partie de l'Italie. Ensuite, je ne vois pas que recevoir grand monde chez lui, donner quelques parures de plus ou de moins à sa jolie femme, et même comme aujour-